

**Stéphane Brizé**

## **Mademoiselle Chambon**

*suivi d'un extrait du roman d'Éric Holder (© Flammarion, 1996)*

*et du scénario de Stéphane Brizé et Florence Vignon*

Étrange de se repencher sur le travail d'écriture d'un scénario quelques années après la sortie du film. Car je me force à oublier l'écriture au moment du tournage, avant d'oublier chaque film pour passer au suivant. L'écho des mots écrits s'estompe alors rapidement. Ils vivent dans le paradoxe absolu d'être la clé de voute d'un projet rêvé puis le fil d'Ariane d'un tournage avant d'être abandonnés dès qu'une scène est mise en boîte. Comme un symbole, l'objet même du scénario n'est plus qu'un lambeau de pages griffonnées et cornées à la fin du tournage. Il ne correspond plus à rien, presque aucune scène filmée ne ressemble à ce qui est écrit. En tout cas chez moi. Et au moment du montage, l'idée même de jeter un œil sur le scénario me dégoûte car quasiment aucun enchaînement imaginé sur le papier ne fonctionne à cet instant. C'est un vertige. Et c'est pourtant à partir de cette matière première que tout a été possible, que des acteurs m'ont fait confiance, que des investisseurs m'ont donné de l'argent, que toute une équipe m'a suivi. C'est même sur cette matière oubliée et rejetée que je passe le plus de temps.

*Mademoiselle Chambon* fut ma première adaptation. J'avais lu le livre au cours de l'année 2000, je l'avais aimé, l'idée d'en faire une adaptation m'avait caressé l'esprit, mais je savais en même temps que j'étais alors incapable de faire un bon film de ce roman. La matière qui me constituait, à la fois en tant qu'homme et en tant que réalisateur, n'était pas assez épaisse, pas assez solide pour me confronter aux silences du récit. À cette époque, je venais de faire mon premier film et je ne faisais quasiment confiance qu'aux mots. C'est à dire, je l'ai compris plus tard, que je n'avais pas suffisamment confiance dans le cinéma, dans la force d'un cadre. Et *Mademoiselle Chambon* était un roman pudique et silencieux.

Quelques années sont passées, j'ai fait deux autres films et la vie s'est chargée de me mettre dans la même situation que le personnage du roman d'Éric Holder. En 2006, à la seconde précise où ma vie personnelle vacillait, le livre m'est soudainement revenu à l'esprit et j'ai su que j'étais alors capable de l'adapter. Parce que le questionnement du personnage principal était devenu le mien. Vous voyez, je commence déjà à parler d'adaptation. Car je mets spontanément le personnage masculin au centre du récit alors que dans le livre, c'est mademoiselle Chambon, l'institutrice. Mais je ne sais parler que de moi et l'homme s'est naturellement positionné au centre de l'histoire. L'autre raison, plus technique, d'avoir fait ce choix était que l'enjeu était plus fort pour lui que pour elle. Pour tendre la narration en même temps que faire naître l'émotion, il me fallait mettre au centre le personnage qui a le plus à perdre. Exactement comme Meryl Street dans *Sur la route de Madison*. C'est elle qui a le choix entre une vie de famille confortable et l'aventure avec un photographe qu'elle connaît à peine et qui pourtant la bouleverse. C'est la même chose dans *Mademoiselle Chambon*. Jean (qui s'appelle Antonio dans le livre) a un enfant et est marié avec Anne-Marie, une ouvrière, une femme très bien, très équilibrée. Ces gens là sont heureux. Simplement heureux. Parce

qu'ils ne rêvent pas d'une autre place que celle qu'ils ont, parce qu'ils savent apprécier ce qu'ils ont et ce qu'ils sont. Cet homme droit, qui n'est jamais allé voir ailleurs, tombe soudain amoureux de l'institutrice de son fils. Et réciproquement. Une histoire que ni l'un ni l'autre ne provoque mais qui s'impose à eux comme une évidence. Le film se structure autour de la question de savoir ce que l'homme fera. Quitter sa femme et son fils pour suivre cette femme célibataire qui sans le vouloir vient révéler tout un pan de sa sensibilité ou bien rester là où la vie l'a posé. Il ne s'agit même pas d'un problème de classe sociale entre un ouvrier et une institutrice musicienne issue d'un milieu bourgeois, il s'agit simplement d'un homme et d'une femme dont le désir vient se heurter à la vérité de leur situation. Dès le départ, il était clair que l'enjeu était plus fort pour lui que pour elle. Je me souviens m'être fait cette réflexion dès la première lecture, bien des années avant de me confronter au travail d'adaptation.

J'ai lu plus tard qu'adapter c'était trahir. Je n'imaginai pas à quel point cela était vrai. Je me souviens qu'avec Florence Vignon, ma co-scénariste, certains de notre désir d'adapter le livre d'Éric Holder, certains de sa force, nous avons commencé par le décortiquer. Comme un garagiste le ferait pour comprendre le fonctionnement d'une voiture en désosant totalement le moteur, nous avons observé l'enchaînement et la teneur de chaque scène du livre. Seulement, quand chaque pièce fut posée au sol, nous avons eu le sentiment vertigineux qu'il n'y avait rien dans ce roman. Des personnages dont on ne sait pas grand chose et aucune intrigue forte. Le livre fonctionne lorsque toutes ses pièces sont assemblées mais leur somme ne fait pas un film. Voilà, la littérature crée des images et des émotions avec d'autres outils que le cinéma. Et nous le découvrons. Il y avait alors tout à inventer. Comme un architecte s'empare d'une bâtisse ancienne dont il ne va garder que murs porteurs et façade, en réinventant tous les volumes.

À l'arrivée, les personnages ont gardé leur métier, certains leur prénoms, pas tous, ils n'ont plus le même âge, l'intrigue principale reste la même mais, exceptées deux ou trois situations, aucune des scènes du film n'est dans le livre. Le dernier quart du film n'a même strictement rien à voir avec le roman. Et pourtant... et pourtant... le livre et le film sont intimement liés. Comme deux frères ou deux cousins. La phrase la plus juste me vient d'Éric Holder, après qu'il a vu le film : « *C'est moins une adaptation, qu'un prolongement, qu'un enrichissement, qu'un dévoilement d'une émotion que le roman tâchait de transmettre* », m'écrivait-il.

Voilà comment ces deux objets sont intimement liés. L'un a nourri l'autre. Mais il n'y a pas d'hommage, pas de respect, pas de déférence de ma part. C'est une trahison pure et simple, une vampirisation totale d'une œuvre qui a fait écho à ma nécessité, à un instant.

Stéphane Brizé est né en 1966. Il réalise deux courts-métrages avant *Le bleu des villes*, son premier long-métrage, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs 1999. Viennent ensuite *Je ne suis pas là pour être aimé* qui reçoit trois nominations aux César 2006 (acteur, actrice, acteur dans un second rôle), *Entre adultes* (2007) et *Mademoiselle Chambon* (2009), qui a approché les 600 000 entrées et reçu le César de la meilleure adaptation. *Quelques heures de printemps* (2012) a reçu 4 nominations aux César 2013 (réalisateur, scénario, acteur et actrice).

## Extrait du roman *Mademoiselle Chambon* d'Éric Holder et du scénario de Stéphane Brizé et Florence Vignon

*Extrait du roman  
d'Éric Holder  
(© Flammarion, 1996)*

Elle avait disposé quelques journaux par terre. Cela le fit rire. Mademoiselle, mademoiselle... Il déplaça les bâches de toile épaisse qu'il tenait sous son bras et les plaça par-dessus. Il avait monté un seau plein d'outils d'homme, des burins, une massette, de longues truelles, l'usage les avait blanchis et polis, le fer rouillé ressortait en dessous comme la terre nue sous un peu de neige, elle avait envie de les toucher, de passer le dos de sa main sur l'usure des manches, bon, dit-elle, je vous laisse, j'ai des courses à faire.

Elle n'avait pas de courses à faire. Quand elle se retrouva dans la rue du Docteur-Farny, elle s'engagea résolument en direction de la pharmacie, il l'observait peut-être depuis là-haut. Parvenue au bout, elle ne sut plus quel chemin prendre.

Véronique Chambon ne s'était jamais promenée dans Montmirail. Seul le devoir d'aller dans tel ou tel endroit l'amenait à sortir. La province a vite fait de médire. Elle pensait que pour éviter d'être mal vue, mieux valait ne pas être vue du tout. Et puis on rencontrait des parents. Certaines mères inoccupées, qui n'avaient pas parlé le jour durant, vous coïnciaient sur le pas de leur porte, et ne vous lâchaient plus.

C'était un de ces très beaux matins lavés de soleil, quand on ne sait quel éclat de joie brille dans les coins des maisons, sous la gouttière, dans le géranium sorti en balconnière. Ce qui a paru alors si triste, ou bien qu'on n'a pas vu, vient au jour avec une sorte de malice.

À Troyes, ailleurs, elle aurait été s'asseoir à la terrasse d'un café. Mais ici, est-ce que cela se faisait ? Elle haussa les épaules. Eh bien, cela se ferait. En passant devant la Maison de la presse, elle acheta cependant un magazine féminin, pour se donner une contenance.

L'unique établissement à sortir des chaises se trouvait sur la grand-place. Elle sut rassurée, en y arrivant, d'y voir un couple de touristes, une carte routière étalée devant eux. Elle commanda un thé. On le lui amena avec la gaucherie de qui n'est pas habitué à servir autre chose que du rouge, et surtout pas un thé.

Son assurance la quittait peu à peu. Elle avait commis une bévue, elle s'en rendait compte à mesure qu'elle s'enfonçait dans les pages de son magazine, des pages qu'elle ne lisait pas, un magazine stupide. La grand-place était entourée par deux banques, un supermarché, et la plupart des commerces de Montmirail. Des agriculteurs endimanchés, la chemise boutonnée jusqu'au col, serraient des pochettes dont le contenu irait sur leur compte. Des

*Extrait du scénario écrit par  
Stéphane Brizé et Florence Vignon  
(montage final du film)*

### 1. INT / CUISINE VERONIQUE / JOUR

Véronique coupe le ruban qui entoure une boîte en carton dans laquelle les pâtisseries mettent les gâteaux. Elle en sort des petits macarons de toutes les couleurs qu'elle dispose au fond d'une assiette en dessinant une tête de clown avec deux yeux marron, un nez rose et une bouche souriante jaune.

### 2. INT / APPARTEMENT VERONIQUE / JOUR

Véronique ouvre la porte de son appartement.

VÉRONIQUE – Bonjour.

JEAN – Bonjour.

Jean entre en portant un des dormants de la fenêtre. C'est très lourd, Véronique est impressionnée.

VÉRONIQUE – Houla. Vous voulez que je vous aide ?

Jean dépose le dormant contre le mur et sort chercher le deuxième.

### 3. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Jean déplie maintenant une grande bâche en dessous de la fenêtre.

Véronique est à quelques pas, elle se sent un peu inutile.

VÉRONIQUE – Je vous ai préparé des gâteaux si vous avez faim.

JEAN – Merci.

Jean désigne l'étui à violon posé sur un secrétaire près de la fenêtre.

JEAN – Il faudrait protéger ça.

VÉRONIQUE – Ah oui.

Véronique prend l'étui et le pose ailleurs.

Jean va chercher sa caisse à outils.

Véronique le regarde encore un instant mais devine bien qu'elle ne sera d'aucune utilité.

VÉRONIQUE – Je vais vous laisser, je suis à côté, si vous avez besoin, vous me dites.

JEAN – Oui, d'accord.

VÉRONIQUE – Si vous avez soif, vous vous servez dans le frigo.

JEAN – Merci.

VÉRONIQUE – Je vous laisse...

JEAN – Oui.

Elle quitte la pièce et rentre dans sa chambre.

adolescents s'ennuyaient à mourir, assis sur des Mobylette, une main à la hanche, et l'autre au guidon. Des vieilles femmes, penchées par des fenêtres ouvertes en rez-de-chaussée, continuaient d'attendre on ne savait quoi et qui ne viendrait jamais.

Chacun avait un regard pour elle. Long. Appuyé. Déjà les touristes repliaient leur carte, demandaient l'addition avec l'aisance, ou le mépris, de ceux qui ne font que passer. Trois jeunes filles empruntaient la travée entre les tables et gagnaient directement l'intérieur du café, non sans lui avoir jeté un bref coup d'œil. Toutes trois fumaient avec des gestes rapides. Elles avaient l'air de partager un secret. Un instant, Véronique les envia.

Elle se surprénait à tout noter, elle-même, mais par en dessous, le modèle d'une voiture qui se garait, la couleur d'un blouson, et cela ajoutait à son inquiétude. Oh, comme elle aurait voulu être brave ! Regarder en face et supporter d'être vue.

Parmi les commerces, la vitrine d'un coiffeur pour dames montrait des modèles de coupes « jeunes » et « dynamiques ». De ces crèmes, aussi, de ces lotions dans des flacons roses ou jaunes, et avec lesquelles il est si agréable de jouer à être belle. Elle se redressa. Oui, voici ce qu'elle ferait, elle traverserait la place fièrement, ne craignant plus de mettre sa poitrine en avant. Elle entrerait et réclamerait un shampoing, une coupe. On s'occuperait d'elle. Elle ressortirait transformée.

Ça vous va bien, dit-il. Il était assis sur ses talons, à l'arabe, genoux écartés, et remuait à l'aide d'une cuiller le contenu d'une gamelle qu'il avait posé sur la bâche. Je me suis permis, dit-il encore, il montrait une casserole fumante, au-dessus d'un petit réchaud, et dans laquelle il avait cuit son déjeuner au bain-marie. L'ancienne huisserie était déjà à terre, il avait ménagé l'emplacement des nouvelles pattes de scellement. Du ciment frais attendait dans l'auge.

Je comptais vous faire à manger, dit-elle. Ses cheveux étaient coupés court, du moins pour elle, qui les avait toujours portés longs, ou relevés en chignon. Ils affleuraient à présent la ligne de sa mâchoire, remontant un peu sur les joues, elle avait demandé une teinture qui les rendait d'un noir luisant, ça vous va bien, répétait-il sans plus la regarder, il plongeait des petits morceaux de baguette dans sa gamelle, les contemplait au bout de ses doigts avant de les déguster longuement, on aurait dit de ces gens qui ont été affamés, et à qui l'on impose de mastiquer avec lenteur. Il prenait le jus des aliments, il savourait le goût du pain.

Quelque chose, au fond d'elle, demandait de s'activer, de faire du bruit, ou de parler de n'importe quoi – elle allait puiser, cependant, une sorte de courage afin de pouvoir l'observer sans rien dire, afin de s'immiscer dans la paix d'un homme qui mange, et pour qui chaque bouchée compte, parce qu'il a travaillé, et que le corps réclame. Dans les sillons de

#### 4. INT / CHAMBRE VERONIQUE / JOUR

Véronique est assise à son bureau dans sa chambre, elle corrige les cahiers de ses élèves.

Soudain un bruit énorme de scie circulaire. Elle relève la tête, intriguée. Cela dure un temps puis le silence revient.

#### 5. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Jean a retiré le dormant de la fenêtre et racle les surplus de ciment.

#### 6. INT / CHAMBRE VERONIQUE / JOUR

Véronique s'est rassise devant sa table elle a du mal à se concentrer sur son travail.

#### 7. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Jean perce des trous dans le dormant de la nouvelle fenêtre. Jean pose ensuite le nouveau cadre et vérifie avec son niveau si tout est bien droit.

#### 8. INT / CHAMBRE VERONIQUE / JOUR

Véronique est assise au milieu de son lit, elle essaie de se concentrer sur sa lecture mais elle n'y arrive pas.

#### 9. INT / COULOIR APPARTEMENT VERO / JOUR

Véronique ouvre discrètement la porte de sa chambre.

#### 10. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Armé d'un pistolet à silicone, Jean s'applique à poser le joint entre le nouveau dormant et le mur (côté rue).

VÉRONIQUE (off) – Ça va, ça se passe bien ?

Jean arrête son geste.

Véronique le rejoint près de la fenêtre.

JEAN – Ça avance. Là, je vais mettre des baguettes... ici... et ici... et voilà.

Silence gêné.

Il reprend son travail, termine de faire son joint et commence à le lisser avec une petite cuiller.

#### 11. INT / CHAMBRE VERONIQUE / JOUR

Véronique est assise près de son bureau, une tasse de thé entre les mains. Elle a légèrement tourné sa chaise sur le côté et, un coude posé sur sa table de travail, elle fait presque face à la porte fermée de sa chambre. Elle fixe la fumée qui s'échappe de sa tasse de thé qu'elle n'a pas encore entamée. Les bruits de l'extérieur ne semblent plus lui parvenir.

#### 12. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Accroupi au milieu du salon, Jean prépare maintenant une

ses mains, aux jointures des doigts, un peu de plâtre demeurerait à vie. Elle le devinait soyeux, comme à la surface des outils qu'elle aurait aimé toucher.

Le dessert : trois figues sèches dans du papier suifé. Il se tourna vers elle pour lui en proposer une, qu'elle refusa d'un geste absent. Le papier crissait comme s'il avait enfermé des fruits de grande valeur. Regardant Antonio mordre dedans, elle avait des visions de jardins, de caves fraîches en été, d'ombre sous les tilleuls, de rivières.

Ils ont éprouvé un sentiment de maladresse, elle parlait trop vite, il ne trouvait pas ses mots. Jamais, en revanche, la parole ordinaire n'a été chargée de combler les failles. D'aplanir ou d'affadir. À présent, le silence ne les effraie plus. Au cœur de cet après-midi de soleil, il les ajuste – il continuera de les ajuster, songe-t-elle, on n'arrive à ce point que pour passer à autre chose. Ainsi de cette bulle qu'Antonio a placée pile entre les deux traits du niveau : la nouvelle fenêtre sera droite, il va pouvoir maçonner.

Allongée au milieu des coussins, la joue au creux d'une main, les jambes repliées sous elle, elle lit et ne fait pas semblant de lire. C'est un vieux roman, dans une édition défraîchie. Mais qui la passionne, voilà bien l'étonnant. Elle devrait être troublée, pour le moins distraite. Elle ne parvient qu'à s'installer dans une paix inhabituelle, où chaque objet trouve sa place, quand le temps ralentit jusqu'au battement qui marque les secondes.

Même le crissement de la truelle, maintenant, qui jointoie le bois au mur, étalant le ciment, n'abîme pas le silence. Cela fait un bruit de vague qui avance sur le sable. Elle lirait en bord de mer.

Lui, il a de la joie dans son geste. Cette espèce de grâce, quand la main prend le pas sur l'esprit – quand l'esprit, se rendant compte avec retard du travail de la main, félicite celle-ci : tu n'as pas bavé, tu ne t'es pas appliquée, pourtant tu as choisi le bord exact de la truelle, tu n'as pas eu à t'y reprendre... D'où te vient ce savoir que je serais moi-même en peine d'expliquer ?

Il reculait, jugeant de l'effet. Un peu de plâtre fin, et ce serait achevé. Il avait fait un boulot impeccable.

Il avait posé – quoi ? une centaine de fenêtres, peut-être, dans sa vie. La goutte de cinq millimètres, et le rebord, quand il y en avait, coffré au moule. Mais cela ne signifiait rien. Il avait fallu la cent unième, songeait-il, pour connaître la sensation de la perfection. Cela tenait à peu de chose, quel œil non averti aurait remarqué qu'il y avait de l'art là-dedans ?

De l'art.

Il se rappela cette exposition de peintures, à la mairie – un peintre de la Marne, par quel biais avaient-ils reçu une invitation au vernissage, Anne-Marie et lui ? Ils s'y étaient rendus dans des habits de

petite bassine de ciment pour faire les raccords entre le dormant et le mur à l'intérieur de la pièce.

La poudre... puis l'eau... comme un cuisinier qui préparerait un plat, il remue à l'aide de sa spatule le mélange qui s'épaissit lentement... Son esprit semble ailleurs.

Il ralentit petit à petit son geste... s'arrête complètement puis relève le visage en direction de la chambre de Véronique

### 13. INT / CHAMBRE VERONIQUE / JOUR

Et comme si elle devinait le regard de Jean vers elle, Véronique tourne légèrement la tête vers le mur qui sépare sa chambre du salon. Un temps... puis elle rebaisse à nouveau son visage.

Quelque chose d'infiniment paisible se dégage d'elle.

### 14. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Jean baisse lui aussi les yeux et reprend lentement son travail.

### 15. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Le travail est terminé, Jean replie la grande bâche qu'il avait étalée sous la fenêtre.

### 16. INT / PETIT COULOIR APPARTEMENT VERONIQUE / JOUR

Il n'y a pas un bruit dans l'appartement.

Jean s'approche de la chambre de Véronique et l'appelle doucement...

JEAN – Mademoiselle... Mademoiselle...

Pas de réponse.

Il s'approche de la porte de la chambre restée très légèrement entrouverte.

Par la petite ouverture, il découvre Véronique allongée sur son lit, endormie, un livre près d'elle.

Il la regarde un instant. Sa main posée près de son visage... Ses jambes...

### 17. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Ses outils sont rangés... la place est propre.

Jean mange un des gâteaux et regarde une photo de Véronique la représentant plus jeune, sur scène, en train de jouer du violon.

Puis il regarde la bibliothèque, les livres... et les petites peintures posées au milieu des ouvrages.

### 18. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Jean est maintenant assis sur le canapé. Il attend... Il a pris un magazine d'art qu'il feuillette délicatement.

Un bruit dans la pièce d'à côté... Jean repose rapidement le magazine et se lève... Véronique le rejoint.

VÉRONIQUE – Excusez-moi, je me suis endormie, il

fête. Sur un lutrin, dès l'entrée, un livre d'or recueillait les impressions des visiteurs. Au milieu des jugements trop élogieux, il avait lu ceci :

« Ce que j'aime par-dessus tout, dans l'exposition, c'est la moquette. Normal. C'est moi qui l'ai posée ».

Antonio aussi avait admiré la moquette.

Vous savez ce qui me plairait ? demanda-t-il.

Une bière ? Un alcool ? Elle levait les yeux de son livre. Elle avait attendu ce moment. Elle n'avait rempli le Frigidaire, deux jours auparavant, qu'en prévision de ça.

C'est stupide... Il souriait. J'ai presque fini, et je pensais... Ce serait un air... Enfin, vous n'appelez peut-être pas ça un air... Il montrait le violon. Je n'ai jamais vu ça qu'à la télévision.

D'accord, dit-elle.

Elle ne travaillait plus, depuis des années, que sur le violon muet. Bon, dit-elle encore, tandis qu'elle resserrait le crin de l'archet, et, dans le même temps qu'elle vérifiait la tenue sous le menton, accordait l'instrument, oui, je vais vous jouer quelque chose.

Quand il partit, en fin d'après-midi, elle tira d'une pile de livres une minicassette et la lui offrit.

Elle l'avait enregistrée, dans le temps, lors d'une diffusion sur France-Musique. Sur la boîte, tracé de sa belle écriture scolaire, on pouvait lire Bartók, sonate pour violon seul. Elle venait de lui en interpréter un morceau – pas la chaconne, cependant, et pas l'adagio, trop difficiles.

Lorsqu'il eut fini de ranger ses outils dans la voiture et qu'il s'assit au volant, il la glissa dans l'autoradio.

Deux ou trois kilomètres seulement le séparaient de chez lui. Au moment où il reconnut le passage qu'elle avait joué, un petit chemin de terre s'ouvrait à droite de la route. Il s'y engouffra.

C'était un de ces sentiers dont même les cadastres ne gardent pas la trace, et qui ne servent qu'à amener les tracteurs un champ plus loin. Il n'aboutissait à rien, c'est-à-dire au sommet de la colline, d'où l'on pouvait voir, au-delà de l'étendue du blé qui commençait à se former, Montmirail.

Le vent ridait le blé comme de l'eau. Montmirail, d'ici, tenait dans la main, une cité fragile, tout à coup, flanquée sous tant de ciel bleu. Il rembobina la cassette, moteur à l'arrêt cette fois, appuya sur « play » quand il jugea qu'il y était. Augmenta le volume.

Plus tard, souvent, il reviendra au bout de ce chemin. le blé mûrira, des orages auront créé des verses dans les épis. Puis, la moissonneuse passée, ce sera sur les chaumes que planera la sonate pour violon seul, toutes portières ouvertes, tandis qu'il verra les cheveux courts et noirs effleurer l'instrument, enfin ce sera sur la terre nue, remuée à grosse mottes, épaisse, huileuse presque, des

fallait me réveiller.

JEAN – Non mais je viens de finir.

Véronique découvre la fenêtre. Elle est hyper impressionnée.

VÉRONIQUE – Ah.... c'est super !

Elle se dirige vers la fenêtre.

Jean lui ouvre les battants.

VÉRONIQUE – C'est incroyable !

Elle prend les battants à pleines mains comme pour tester la solidité.

JEAN – Ah, ça tient bien.

Elle referme la fenêtre.

VÉRONIQUE – Et vous entendez ?... Ben, on entend plus rien.

Jean est touché par la joie enfantine de Véronique devant son travail.

## 19. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Véronique vient poser un plateau devant Jean déjà assis à la table de la salle à manger.

JEAN – Ça va peut-être vous paraître un peu bizarre mais il y a une chose qui me ferait très plaisir, parce que j'en ai entendu une fois à la télévision, je voulais savoir si vous pouviez me jouer un air de votre violon ?

Véronique est soudain mal à l'aise.

JEAN – Ça se dit, un air ?

VÉRONIQUE – Oui oui, ça se dit.

Véronique a un temps d'hésitation.

VÉRONIQUE – Non mais je vais être nulle, vous allez être déçu.

Silence.

JEAN – J'insiste pas alors ?!

VÉRONIQUE – Non.

Un temps.

VÉRONIQUE – C'est quoi le morceau que vous aviez entendu à la télévision ?

JEAN – Je me souviens pas... je sais que j'avais aimé, ça m'avait plu. Je sais plus.

Véronique hésite. Elle a pourtant bien envie de faire plaisir à Jean.

VÉRONIQUE – Non mais ça fait tellement longtemps que j'ai pas joué devant des gens.

JEAN – Ben, vous n'avez qu'à jouer de dos, comme ça vous serez pas devant moi.

L'idée fait sourire Véronique.

VÉRONIQUE – Non...

corbeaux s'y abattront, mais là, ce sera l'hiver, et la chape posée sur le souvenir de mademoiselle Chambon regardant comme lui les champs en juillet. Montmirail, au loin, s'allume, la nuit tombe.

JEAN – Non ?

VÉRONIQUE – Non.... non non non non.

#### 20. INT / SALON VERONIQUE / JOUR

Véronique est debout au milieu de son salon, son violon à la main, elle tourne le dos à Jean.

Puis elle se tourne vers lui pendant qu'il s'appuie contre le mur et se détourne à nouveau et cale son instrument entre son menton et son épaule. Elle respire profondément pour calmer les battements de son cœur... Puis elle soulève l'archet qu'elle tient un instant en suspension au dessus des cordes et commence à jouer. D'abord légèrement mal assurée, elle prend peu à peu confiance en elle et joue finalement très bien.

Jean reste suspendu aux mouvements de l'archet de Véronique. Il est saisi par une émotion très profonde et ne parvient pas à détacher son regard du profil perdu de la jeune femme qui lui tourne le dos. Et il l'écoute longuement, sans bouger.

#### 21. INT / VOITURE JEAN / JOUR

*La musique se poursuit...*

Jean est au volant de sa voiture, le regard fixé sur la route devant lui, encore bouleversé par ce qu'il a ressenti chez Véronique.

#### 22. INT / APPARTEMENT VERONIQUE / JOUR

*Musique...*

Véronique est assise sur son canapé et reste aussi un long moment suspendue dans ses pensées.